

## Si loin des îles De Brest bombardée Huelgoat libéré

Samedi 5 août 1944.

Ce samedi, nous sommes tous au travail, Marie et moi aux métiers dans la soupente, les ouvrières en bas. Vers dix heures du matin, notre belle-fille Anna aperçoit des Boches sur les poteaux électriques affairés à couper les fils qu'ils jettent en bouchon par terre. Elle m'appelle, j'observe qu'ils se servent de couteaux et du coup je me dis : s'ils n'ont même pas une pince coupante d'électricien pour faire ce boulot, ça ne tourne plus rond, c'est vraiment la fin. Réflexion confirmée à midi : près de l'hôtel d'Angleterre, qui donne sur nos arrières, on les voit brûler de la paperasse, des couvertures, etc. Bon pour nous, et on peut dire que pour eux ça sent le roussi.

Nous reprenons le travail à deux heures, quand soudain la canonnade commence. Ayant connu les bombardements, nous savons à quoi nous en tenir. Les jeunes filles et Anna sont émotionnées. Je fais défiler tout le monde par la trappe, y compris des voisins. Je me saisis de nos sacs à dos et verrouille la porte d'entrée. L'hôtel du Lac flambe. Je descends à mon tour dans la cave, profonde de quatre mètres par rapport au niveau de la rue. Nous y sommes dix-huit. La canonnade frappe dur. Notre voisine crie et pleure parce que son petit garçon est dehors (il avait été mis à l'abri par un voisin). Nous la faisons taire. Juste à temps. Par la fente du volet du soupirail, nous voyons un Boche affolé passer en criant « Raus ! ». S'il nous avait entendu il aurait sûrement lancé une grenade dans la cave. Nous nous réfugions dans les encoignures.

Notre voisin est resté dans le corridor en vigie, avec la trappe ouverte pour y sauter au cas où. La pétarade dure une demi-heure, puis notre sentinelle nous signale que des tanks américains commencent à défiler. C'est fini. Nous remontons par l'échelle, heureux de nous en tirer à si bon compte

« That's an awful mistake ! »

Dans la rue, les gens sont comme fous, courent à droite et à gauche. Nous bouclons nos portes et suivons le mouvement. Personne ne pense à une éventuelle contre-attaque. Nous parcourons deux cents mètres et parvenons au carrefour qui donne sur la place du bourg. Il y a foule, du plus petit au plus âgé. Les tanks sont à l'arrêt. C'est du délire. Les drapeaux sortent de partout, les Américains sont embrassés et couverts de fleurs. Emmanuel et moi faisons les interprètes. Nous renseignons les Américains sur la localisation des Boches. Il y en a environ mille sept cents dans les bois qui nous environnent. Un général américain reçoit nos informations du haut de son tank. C'est un vieux briscard, avec bouffarde à la bouche. Ceux qui ont réussi à sauver de

bonnes bouteilles de la soif des Allemands les offrent aux Américains. Notre vicaire donne au général une bouteille de Champagne. Il avait dû bien la gabionner. On photographie. Emmanuel et moi sommes pris en photo au milieu d'un groupe.

Les maisons où il risque d'y avoir encore des Boches sont fouillées. Un Américain ramène un prisonnier. À genoux, les mains jointes, il pleure et supplie qu'on ne le tue pas. Emmanuel traduit, l'Américain dit qu'il n'a pas l'intention de le tuer mais de l'amener à son officier. L'Allemand se relève. Là-dessus une femme du pays, emballée par les événements, survient et saute au cou du Boche, croyant embrasser un Américain. Tête de l'Américain et des spectateurs. Emmanuel explique le malentendu et l'Américain répond : « That's an awful mistake ! », c'est une affreuse erreur. La bonne dame se sauve sous les rires et les quolibets de l'assistance.

Sous le commandement de notre voisin le notaire, insignes de capitaine à l'épaule et carabine à la main, quelques patriotes armés de fusils boches patrouillent à la recherche de ceux qui n'auraient pas quitté la ville. Le notaire nous apprend que deux cents FFI sont cernés par quatre cents Allemands dans un bois, à quatre kilomètres de Huelgoat.

Léo est du nombre. Emmanuel et moi en informons les Américains et leur demandons de voler à leur secours. Ils écoutent attentivement nos informations, communiquent par radio avec des tanks, mais hélas, pour l'instant, ils ne peuvent rien pour nos pauvres patriotes cernés. Il leur faut parer à plus pressé. Emmanuel et moi gardons notre anxiété pour nous et ne disons rien à Marie et Honorine de la mauvaise situation de Léo.

Le général fait monter Emmanuel sur son tank et les voilà partis pour une hauteur de Huelgoat où stationne une partie de la colonne motorisée. L'encercllement de la ville avait été bien combiné.

Contre-attaque.

Le délire continue, les cloches sonnent la délivrance. Tout à coup une rumeur se propage : les Boches reviennent ! C'est le sauve-qui-peut, la foule se disperse. Je me rends compte que Marie et Honorine sont déjà parties. Comme nous étions convenus d'un autre abri, un chemin creux sur la colline en face de notre maison, j'y cours en vitesse. Il y a là une vingtaine de personnes de notre voisinage, mais Marie et Honorine n'y sont pas. L'angoisse m'étreint. J'ai peur qu'elles soient retournées dans la cave. Impossible d'y aller voir. À peine suis-je arrivé dans le chemin creux que la canonnade reprend, furieuse. Canons des tanks, mitrailleuses, fusils. Les balles sifflent de toutes les directions. Les talus nous protègent, mais nous sommes arrosés de branches cassées et de feuilles hachées par la mitraille. Par intermittence, le bruit sourd de maisons qui s'écroulent. C'est l'enfer. Je risque un œil par-dessus le talus et j'aperçois les cheminées de notre maison. Elle est encore debout, mais je pense à Marie et Honorine qui sont peut-

être dans la cave. Si la maison s'écroule, c'est fini. Quelle angoisse, grand Dieu !

Dans notre chemin creux nous sommes allongés ou assis. Quand un endroit nous paraît trop exposé, nous nous déplaçons, courbés. À cinquante mètres de nous, un Boche saute les talus. Dieu merci, il ne nous a pas aperçus, sinon nous aurions pris une grenade. Nous l'apprenons plus tard, enragés et féroces, ils tuaient tout le monde sur leur passage.

La canonnade diminue d'intensité. Je veux aller voir ce que sont devenues Marie et Honorine. À côté de moi, le boulanger me le déconseille. Je pars cependant jusqu'au tournant protégé par le flanc de colline. J'arrive à quelques maisons de la nôtre lorsque les canons recommencent à gronder, et la mitraille aussi. Je fais demi-tour et retourne à l'abri du chemin creux.

Des incendies éclatent en différents endroits. D'après l'orientation, de la fumée vient de chez nous. Par-dessus les talus, quelqu'un annonce que c'est un tank qui brûle en face de notre maison. Que faire ? Attendre...

Nous nous déplaçons de nouveau. Ça tonne, ça miaule, ça siffle. Consolation, les Alliés ont la maîtrise du ciel. Si des avions boches nous avaient mitraillés... Les heures passent et nous trouvons le temps bien long. Enfin, la canonnade s'éloigne. Plus que quelques coups de feu isolés, je sors de notre abri. Que vais-je trouver après le passage de cette tourmente ? Au débouché du chemin sur la route, je rencontre une voisine souriante qui me crie : « Mesdames Turgot sont dans la tranchée Sessa, allez vite, elles se demandent ce que vous êtes devenu. » Quelle joie de les retrouver ! La tranchée Sessa, du nom d'un Italien qui l'a creusée, est couverte et comprend deux entrées. Avec une vingtaine d'autres femmes, Marie et Honorine y sont restées blotties pendant le bombardement. Des bottes allemandes sont passées devant l'une des entrées, mais pas plus que notre sauteur de talus, ces Boches-là ne les ont aperçues. À côté, un obus non éclaté. Il est huit heures et demie du soir, nous nous dirigeons vers le bourg avec la hâte d'avoir des nouvelles d'Emmanuel. Après le virage, des Américains barrent le passage, mitrailleuses braquées sur nous. Ils nous font signe d'approcher. Marie et moi entrons en conversation avec eux. Ils sont agréablement surpris que nous parlions leur langue. Nous leur expliquons que nous habitons les maisons du bord de la route, ils nous permettent d'y aller.



Pain et beurre pour tout remerciement.

Devant chez nous, un matelas brûle. Emmanuel est sur le seuil de la porte, en compagnie de trois Américains serveurs de trois mitrailleuses, deux de chaque côté de la grille du jardin, le troisième au pignon de la maison, arme pointée sur le sentier qui mène à la prairie en contrebas. Il y a cinq cadavres d'Allemands au fond de notre jardin.

Nous conversons avec les Américains. Nous n'avons pas grand-chose à leur offrir. Les femmes leur proposent du pain et du beurre, ils acceptent. Marie et Honorine leur coupent de bonnes tranches bien beurrées. Ils disent qu'ils aiment le pain français, et celui-ci est blanc, comme par hasard. L'un des trois préfère le pain sec. Nous nous excusons de ne pas avoir de vin. Ils boivent de l'eau fraîche et nous regrettons, dans un tel moment, de n'avoir pas mieux à leur servir. Je fais un retour en arrière pour vous raconter le trajet d'Emmanuel. Comme je vous l'ai dit précédemment, il est parti sur le tank du général américain. Ils foncent vers les hauteurs et rejoignent d'autres troupes que le général agonit de « Goddams ! » parce qu'il y a urgence à descendre en ville. La colonne s'ébranle à toute allure. En arrivant au carrefour où, quelques heures auparavant, se tenait la foule en liesse, et désert à présent, le général, avant de démasquer son tank d'entre les maisons du croisement, crie à Emmanuel : « Get out ! » Emmanuel saute sur la route et s'abrite dans la première maison venue. Aussitôt, les tanks prennent une rue en enfilade et tirent. Cette rue, c'est la nôtre.

Du premier étage d'une autre maison, un ami, ingénieur des Ponts et Chaussées<sup>40</sup>, ne doute pas que la fumée qu'il aperçoit vient de chez nous. Il vient prévenir Emmanuel. Un jeune homme est tué au coin de la rue.

Emmanuel sort de son refuge, s'abrite-derrière un tank et guette le moment propice pour filer essayer de combattre le feu. Les Américains tentent de l'en dissuader. Il y a deux cents mètres à parcourir, c'est plus que périlleux.

Comme la fumée s'épaissit du côté de chez nous, Emmanuel s'élance en zigzaguant entre les tanks et les engins motorisés. Il rase les façades et parvient à un mur qui borde notre jardin. Au fond du vallon, des Allemands. Il traverse l'espace découvert, une lanière de ses souliers casse, et c'est en clopinant qu'il atteint la maison. Au pignon, un Américain couvre le sentier qui remonte du vallon. La porte d'entrée est bouclée, Emmanuel demande au soldat de la défoncer à coups de crosse. Bien sûr, il ne peut quitter son poste. À l'arrière de la maison, la porte de la cave est ouverte. Emmanuel passe par la trappe prend une hache et revient faire sauter la serrure de la porte d'entrée, pour s'apercevoir qu'en réalité le départ de feu vient de la maison mitoyenne, dont la serrure subit le même sort. Il monte quatre à quatre, le lit brûle, il empoigne matelas, draps et couvertures et jette le tout par la fenêtre. À demi asphyxié, il redescend chercher des seaux qu'il remplit au robinet de la citerne qui contient trois tonnes d'eau. Il réussit à tout éteindre. Grâce à lui, nos sacs contenant nos affaires les plus précieuses, que nous avons laissés sur place pour rejoindre la foule en liesse, sans songer à la contre-attaque, ont été sauvés. Sans lui, les deux maisons auraient brûlé. Monsieur Lagathu.

Nous voilà tous réunis devant chez nous, avec nos Américains qui réunissent leur matériel pour se diriger vers Brest. Le matelas et la literie brûlent toujours, nous les éteignons. Nous condamnons la porte défoncée, mangeons et décidons d'aller passer la nuit dans la tranchée Sessa. Cette fois, c'est sac au dos que nous remontons la colline d'en face. Mais dans la tranchée, après discussion, nous changeons d'idée. La maison est sans doute plus sûre. Des centaines d'Allemands rôdent encore dans les bois et le plus inquiétant c'est que les Américains sont partis. Ces troupes de choc ont pour mission de bousculer et disperser les Boches afin de les isoler.

Le retour des jeunes.

Il n'y a que dix-sept fusils en ville. Quelques-uns patrouillent. Nos jeunes sont toujours cernés dans les bois. Nous nous couchons tout habillés, le sommeil ne vient pas. La nuit est interminable. Alors que nous prenons le petit-déjeuner, quelqu'un survient, messenger d'une formidable nouvelle : Léo et ses camarades ont réussi à desserrer l'étau boche et arrivent en ville. Nous nous précipitons vers la place. Au milieu des jeunes, quel soulagement et quelle joie d'apercevoir Léo avec, sur l'épaule, son fusil-mitrailleur qui pèse vingt-huit kilos et qu'il porte gaillardement. Il ne nous fait pas un grand exposé de ce qu'il a enduré. La larme à l'œil et les dents serrées, il nous raconte le martyre d'un des leurs, blessé, qu'ils n'ont pas pu évacuer, vu la situation. Par vengeance, les Boches ont achevé le malheureux en faisant passer sur son corps un cheval et sa charrette. Quels bandits !

Les habitants du centre du bourg n'ont pas été aussi chanceux que nous lors de la contre-attaque. Les Boches ont pénétré dans les maisons et tiré sur ceux qui s'y trouvaient. Le maire était dans son jardin et, entendant cogner à sa porte, il est allé ouvrir. Mitrillé. Comme seize autres victimes des Boches, sauvagement assassinées, sans compter les Américains morts au combat.

J'ai oublié de vous dire qu'hier soir, alors que nous descendions de la montagne après la contre-attaque, deux tanks flambaient, ainsi que deux maisons. À cet endroit, les Boches avaient fait creuser par les civils un barrage en chicane, ce qui leur a permis d'avoir les tanks à bout portant tandis qu'ils manœuvraient. C'est là que trois soldats Américains ont perdu la vie. Nous avons retrouvé le canon antichar dans la prairie. Une tourelle avait été projetée par-dessus le remblai du fossé.

Les routes avaient été déminées par des braves avant le passage des Américains, sinon il y aurait eu beaucoup plus de morts et de blessés à déplorer dans leurs rangs. Quant au bourg, il l'a échappé belle. Sur des cadavres d'Allemands on a retrouvé des plans pour incendier Huelgoat. Combien de victimes auraient péri dans l'incendie ? Les Boches n'ont pas eu le temps de mettre leur projet à exécution, et ont cru qu'ils rencontreraient l'opposition des Américains, ignorant qu'ils étaient tous partis. Sur la place, un homme avec qui j'avais travaillé à la coupe du

bois, me raconte que la nuit dernière, alors qu'ils étaient trois à patrouiller, armés d'un revolver et de deux fusils, ils ont dû se tapir dans les buissons. Pour contourner le bourg, une importante colonne Allemande traversait les champs en direction de la route de Brest. S'ils avaient su que la ville était sans défense, ils l'auraient bel et bien incendiée et exterminés tous ses habitants.

Scouts-interprètes.

Nous ne vivons pas les jours suivants dans la quiétude. Les communications étant coupées, nous sommes sans nouvelles de Germaine. Il y a dans les bois des traîneurs dangereux. Nos jeunes sont sans arrêt en mouvement. D'autres troupes américaines sont arrivées pour nettoyer la région. Emmanuel arbore un brassard d'interprète et leur traduit les informations qu'ils collectent auprès de gens du pays, précieux scouts qui leur indiquent les positions boches et, sur la carte, les chemins détournés pour les surprendre. Les Américains nous font l'éloge de ces guides, conscients de l'immense service qu'ils rendent. Le nombre de prisonniers augmente sans cesse. Ils sont actuellement dans les cent cinquante, sous la garde des jeunes FFI.

Quand Emmanuel part en tournée avec les Américains, je le remplace, recueille les informations, les traduis et elles sont transmises au commandement. Arrive une jeep, avec un lieutenant au volant et un Boche blessé affalé sur le garde-boue. Le lieutenant me dit qu'une balle lui a traversé la poitrine et qu'il veut le laisser ici. J'avise le capitaine. À son avis, l'Allemand est fichu, mais il accepte de le prendre en charge. Le lieutenant nous remercie et après un vigoureux shake-hand remonte dans sa jeep et repart sur les chapeaux de roues. Nuit et jour il faut veiller au grain. Dans nos bois, les cachettes sont nombreuses où peuvent se planquer ceux qui hésitent à se rendre, ou des fous furieux encore prêts à mitrailler. Léo patrouille avec son groupe. Leurs armes proviennent des parachutages et ne sont pas toujours en état d'opérer. Une nuit de veille, ils entendent des bruits dans le sous-bois. Sommations, pas de réponse. Le serveur du fusil-mitrailleur appuie sur la détente. Rien. Fébrilement, dans l'obscurité, à tâtons, Léo démonte l'arme et la remonte. Tirs dans la nuit. Ce n'étaient pas des Boches mais deux pauvres chèvres qui faisaient craquer les brindilles.

Régulièrement, je vois arriver Léo à la maison, encombré de fusils-mitrailleurs. Nous les démontons et les remontons. Disons que j'aide Léo comme un apprenti. Lui, il ne met pas longtemps à démonter tout ça. Le problème, c'est l'excès de graisse qui empêche le mécanisme de fonctionner. Pièce par pièce, nous nettoyons les armes à la gasoline que nous fournissent les Américains. Ensuite, Léo s'en va vider un chargeur sur le lac et reprend le maquis.

Bouleversés et enrégés.

Un jour que nous remontons du jardin avec un fagot d'outils nettoyés, nous apercevons un détachement de FFI progressant vers chez nous. Un brancard les précède, sur lequel repose l'un des leurs, tué par les Allemands. Ils ont fait quelques prisonniers. Ils les alignent contre le mur de notre jardin et se mettent en position pour les fusiller. Emmanuel, Léo et moi leur crions de ne pas perpétrer ce massacre. Bien sûr, bouleversés et enragés, ils veulent venger leur mort. Léo parlemente avec eux et finit par botter les fesses des Allemands pour qu'ils reprennent leur marche vers le bourg et le camp de prisonniers. Les FFI leur emboîtent le pas. Anna, qui a assisté à la scène, s'émeut de la brutalité de son mari. Léo lui réplique : « Tu ne vois pas que je leur ai sauvé la vie ? » Pas pour longtemps, sans doute. Le groupe de FFI n'a pas dû les mener bien loin... Il ne viendrait à l'idée de personne de reprocher à ces jeunes leur impétuosité. Beaucoup sont tombés sous les balles, ont été torturés, déportés. Leur haine est à la mesure de ce qu'ils ont subi. Les Boches en avaient la frousse, c'est pourquoi certains d'entre eux ne voulaient pas se rendre. Faits prisonniers, peu cherchaient à s'évader. Il y a eu quelques cas, mais les FFI les ont capturés et leur ont infligé un sérieux passage à tabac. Depuis, on n'entend plus parler de fuyards. À présent, les choses commencent à se tasser et nous respirons mieux, ce qui ne m'empêche pas, avant de fermer la cave le soir, de regarder dans tous les coins. Pendant l'Occupation, j'ai toujours eu dans ma poche mon couteau bien aiguisé, et je ne me serais pas laissé emmener sans me défendre, ou du moins essayer. Une fois nos environs nettoyés, Léo a rejoint d'autres groupes pour libérer la presqu'île de Crozon située en face de la rade de Brest. Ils ont délogé les Boches du Menez-Hom, montagne élevée qui domine la presqu'île. Ils étaient éclairés comme en plein jour par les flammes qui dévoraient la pauvre ville de Brest. Cette expédition achevée, il nous revient et travaille à transformer l'hôtel de France en caserne. Il refait l'installation électrique de A à Z. Ensuite, notre armurier et électricien se métamorphose en cuisinier, ayant quelque deux cents hommes à nourrir.

Les groupes ayant été dissous, Léo a signé un engagement pour la durée de la guerre. Actuellement, il est sergent dans une compagnie de police et nous a fait passer un mot disant qu'il pense fêter la Noël avec nous. Il arpente les monts d'Arrée, chaussé de ses vieux godillots que je lui raccommode du mieux que je peux à chaque fois qu'il revient. Certains gars ont des bottes allemandes, d'autres des socques.



**La bise au libérateur. L'homme au béret :**